

# Myriam de Solages



mais j'ai aimé

Myriam de Solages

... mais j'ai aimé

© Myriam de Solages, 2023

ISBN numérique : 979-10-405-3308-5

**Librinova”**

[www.librinova.com](http://www.librinova.com)

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Pour A.

« He looked at her the way all women want to be looked at by a man. »

*The Great Gatsby*, F. Scott Fitzgerald

« Ne comptez pas me déchiffrer ! Plus jamais. C'est moi qui m'en charge, et je  
le ferai à ma manière ! ! ! »

*Lettre à Lucky Waldleitner*, Romy Schneider

## Prologue

C'est une histoire sans commencement ni fin, un film projeté sur l'écran de mes rêves. Elle a tous les âges, gambade dans tous les mondes, ne pâlit devant aucun monstre. Une lune bleue se reflète sur son visage et dessine des ombres.

Je me souviens. Tout s'est passé en quelques secondes. Mes doigts collants, ses yeux noisette, ses larmes au bord des cils, mes pieds barbouillés de crème fondue, son sourire quand elle accepta en échange de sa glace perdue, mon cône gaufre. Nous avions 5 ans. Elle se prénomma Élodie. C'est elle, la première. Je m'extasiais devant ses robes à volants qui tournoyaient et dévoilaient sa culotte en coton blanc. Elle aimait jouer à la toupie et lorsqu'elle courait, ses cheveux dorés coiffés de boucles anglaises rebondissaient pour ressembler à un tire-bouchon. La nuit tombée, j'espérais. La revoir, l'écouter encore. Je la regardais prendre la pose, avec assurance déployer sa jupe en corolle, appuyer son menton sur la paume de ses mains. J'attendais, saisi de vertige, qu'elle prononce, « Il était une fois dans un pays lointain... ». Douée d'une imagination débordante, elle inventait des contes rocambolesques peuplés de rois et de reines, de dragons et de sorcières, de forces maléfiques et d'animaux fantastiques. Tous franchisaient maints obstacles, des tours et des fossés, des forêts et des mondes merveilleux. Un soir, désespérée de ne pas trouver d'issue heureuse à la mort certaine et forcément tragique du prince charmant sur le point d'être englouti par une féroce panthère, Élodie se jeta éplorée dans mes bras. Son baiser chaste sur ma joue a été mon premier émoi, l'étreinte la plus pure que j'ai reçue. J'étais son preux chevalier, à moi de la protéger contre toutes les bêtes barbares et sanguinaires qui peuplaient la terre. Je n'avais pas compris. C'était sur moi qu'elle veillait.

Nos parents avaient élu domicile dans une station balnéaire, l'une de celles qui, depuis les années 1960, avaient fleuri sur la côte Adriatique. Les journées avaient le goût acidulé des bonbons roudoudous en forme de coquillage qu'Élodie et moi léchions à longueur de temps et qui donnait à nos langues une admirable teinte verte. Le long de plages interminables, parmi les parasols bariolés, se côtoyaient gros, grands et minces dans une insouciance bigarrée. Ils

chantaient *Ti amo*<sup>1</sup> à l'unisson des transistors, dansaient pieds nus sur le sable et sirotaient des Orangina. Le soleil au zénith faisait briller les corps enduits d'Hawaïian Tropic, nous flottions dans des effluves de coco. Le photo-  
vieillessement et les mélanomes pouvaient bien se donner des airs, personne ne s'embarrassait de nous interdire les rayons meurtriers. Avec allure, Élodie se protégeait de tous les dangers. Au gré des jours, la baleine sur son chapeau de paille se parait de bleu, violet ou jaune et ses petits bikinis changeaient de motifs, avec une prédilection pour les pois ! Ses lunettes en forme de papillons et ses bouées aux bras ne la quittaient jamais. Qui sait, disait-elle, une vague immense pourrait l'emporter au loin. Je lui promis de la sauver si par mégarde cela se produisait. Je jouais au fiancé. Un soir, nous dévorions des spaghettis à la tomate qui maculaient nos joues de rouge, je lui demandais sa main. Gravement, elle dit oui. Le jour suivant, elle est partie. J'avais 5 ans, j'étais mordu et déjà déçu. Je n'ai plus jamais proposé le mariage, avec constance, j'ai résisté aux vœux d'union éternelle. Certains hommes se complaisent à posséder et le corps et l'âme des femmes. Ils promettent, déploient des artifices clinquants et immanquablement trahissent. Au mieux, ils couvrent d'or, au pire ils étourdissent de paroles. Plus que tout, ils s'écoutent, captivés par leur importance. Ils imaginent séduire, se figurent aimer affaiblis par leur toute puissance et enchaînés à leur orgueil. Celles qui consentent leur jouent la comédie.

« *Les hommes sont menteurs, inconstants, faux, bavards, hypocrites, orgueilleux ou lâches, méprisables et sensuels.* »<sup>2</sup>. Excepté le bavardage, ces tares m'appartiennent. Seule, trouve grâce à mes yeux ma carrière d'amant capricieux. Je ne fais aucun serment. Je pille, vole et dérobe celles qui me troublent. La lourdeur d'un sein, la rondeur d'une hanche, le galbe d'une cheville, l'intonation d'une voix, me rendent fou de joie. Auprès des femmes, je m'évade. Avec moi, elles racontent et se racontent, imaginent un ailleurs poétique, sans entrave. Je ne suis pas un Don Juan, un dragueur, un frimeur, un collectionneur. Je ne possède pas de carnet dans lequel je note les noms et les qualités de mes rencontres. Je hais les inventaires, la conquête, le calcul. J'affectionne la valse, la surprise, le tourbillon. Je suis choisi plus que je ne choisis. Y a-t-il eu une élue, une fée, une irremplaçable ? Toutes les femmes ont un je-ne-sais-quoi. Les étourdies, les perchées, les fortes en thème. Les parfaites, celles qui ne vont jamais aux toilettes. Les pneumatiques, gonflées ou aériennes. Sans oublier les excentriques

qui alignent leurs talons aiguilles comme des ouvrages précieux sur les rayonnages d'une bibliothèque. J'aime un million de fois par jour. J'ai désiré toutes celles qui m'ont désiré et me désirent. Les femmes, n'en déplaise aux grincheux, me veulent célibataire.



# 1.

Je suis arrivé en train, hier. Dans un wagon vide, j'ai voyagé. Le visage collé à la vitre, je regardais défiler en panoramique un paysage bleu – du ciel, de la Méditerranée –, ensemble outremer. J'ai traversé le hall presque désert de la gare, un édifice en pierre grise de style néo-Renaissance. À la station de taxis, une seule voiture. Le chauffeur, qui fumait le bras accoudé à la fenêtre, lisait *La Gazzetta dello Sport*. D'un geste du menton, il m'indiqua la porte arrière. J'aurais préféré être assis à l'avant. Ses traits impassibles m'interdisaient de déranger le désordre qui encombrait le siège à ses côtés. Il enclencha la première, augmenta le volume de la radio, on y jouait *Ti amo*. Depuis La Spezia Centrale, il faut trente minutes par la route qui serpente le long du littoral. J'ai fermé les yeux, après trois virages, ma tête dodelinait. Le paysage d'automne défila sous mes paupières.

Nous nous sommes arrêtés au centre du village. J'ai attrapé mon unique bagage et payé le chauffeur devenu loquace, heureux du pourboire. Je lui devais au moins cela, sa conduite avait évité la nausée. L'eau de la fontaine coulait paresseuse, les terrasses des cafés étaient dépeuplées, c'était l'heure de la sieste. Les rues piétonnes, étroites et bordées de murs en pierres, étaient ombragées. Je devinais, à travers les branches des pins parasols, un bâtiment de taille moyenne, perché sur une falaise grise déchirée par le vent. Sur la façade ocre se découpaient en bleu azur, MIRAMARE. Mon hôtel. À l'entrée campait un homme en uniforme à boutons dorés chargé d'ouvrir la porte vitrée. Je me suis frayé un chemin dans la pénombre parmi des fauteuils dépareillés de style indéterminé jusqu'au fond du hall. Un pot de cyclamen rouge trônait sur le comptoir en bois sombre, sur la droite, une rangée de casiers pour les clefs. Pour une fois, il n'y avait pas de carte magnétique démagnétisée pour barrer l'accès à sa chambre ! « *Buonasera*. » Bonsoir, il était 14 heures. J'ai souri au sourire d'une jeune femme blonde aux cheveux ramenés en chignon dans le bas de la nuque et au regard de myope masqué par une paire d'épaisses lunettes en écaille ambrée. Je lui ai tendu ma pièce d'identité, rempli le formulaire et répondu, non merci, je n'ai pas besoin que l'on m'aide à porter mon bagage. Elle souleva son

sourcil gauche, me toisa par-dessus sa monture et prononça dans un Français qui chante : « Soyez le bienvenu chez nous, Monsieur Gaspard Ferrare. Nous sommes heureux de vous accueillir pour 5 nuits. Votre chambre est au premier étage. » La lourde clef à pompon rouge dans la main, j'ai à nouveau soupiré d'aise, je préfère les escaliers aux ascenseurs.

Vétuste, l'hôtel me rassure. La moquette des marches, de teinte autrefois céladon, est élimée. Les plantes en pots sont anémiées. Les appliques en plâtre diffusent un éclairage aléatoire. Ma chambre aussi est affaissée. Le sol jaune en céramique est craquelé, les murs sont auréolés de traces cireuses et les abat-jour sont de travers. Témoin d'une époque évanouie, le fauteuil bleu délavé est constellé de brûlures de cigarettes, je l'ai déplacé face à la porte-fenêtre pour profiter de la vue. Dans la salle de bains, récurée et éclatante, d'innombrables serviettes éponges blanches sont pliées sur un tabouret. Seule objection à mon installation, l'odeur lancinante d'humidité.

À l'affût d'un souvenir laissé par un précédent locataire, j'ai trouvé dans le secrétaire en bois clair, un bloc de papier jauni aux premières pages arrachées. Je caressais sur la feuille les reliefs des chiffres et des lettres qui y avaient été tracés. Était-ce un numéro de téléphone, de compte en banque, de carte de crédit, le nom d'un restaurant, d'une maladie peu avouable, d'un ou d'une amante ? Au stylo-plume, j'ai dressé une liste. Les chemises en voile de coton, l'eau salée sur la peau, l'*Ave Maria* de Schubert, les pieds nus, Romy Schneider, l'air du large, les sols carrelés, le sable, le rouge, *Lettre d'une inconnue*, l'ombre, l'absence... *Je suis étranger, de nulle part, de n'importe où, de là où je pose mes bagages*. Ainsi, cela a commencé, par une envie subite, accidentelle de coucher sur le papier les mots qui se dérobaient, que jamais je n'avais souhaité fixer. Narrer le conte de mon existence, dire la vérité sur mes sentiments. J'écris, « il était une fois ». La formule annonce le merveilleux, la traversée dans tous les possibles, réels ou imaginaires. Les mémoires, ces contes d'existences, dépendent du bon plaisir, égarent la plume et se maquillent au gré des humeurs. Je ne suivrai nul plan, n'obéirai à nulle règle, mon récit sera décousu. Peu m'importe. Il ne sera pas publié. J'écrirai et un jour quelqu'un trouvera, la providence se trompe rarement, dans une malle ou un tiroir justement, les péripéties de ma vie réinventée.